BIBLIOTHÈQUE
du Conseil Oecuménique des Eglises
GENÈVE

VERS L'UNITÉ CHRÉTIENNE

BULLETIN CATHOLIQUE D'INFORMATION

MENSUEL

CENTRE D'ÉTUDES "ISTINA"

25, BOULEVARD D'AUTEUIL, BOULOGNE-SUR-SEINE (SEINE) -- C. C. P. DUMONT, PARIS 90-36

XIIe année - No 6 (114) Juin 1959

CRISE OU RENOUVEAU DANS L'ÉGLISE DE GRÈCE ?

M.J. LE GUILLOU O.P.

Les événements qui se sont précipités ces temps derniers dans l'*Église orthodoxe de Grèce* nous obligent à donner quelques informations supplémentaires à nos lecteurs avant la publication du dossier qui doit paraître dans « Istina ».

Il est encore difficile d'apprécier l'exacte valeur de ces événements, sans aucun doute parmi les plus graves qu'ait connus cette Église. Les journaux se sont plu à reconnaître la profondeur de la crise. Est-ce finalement sous la pression des laïcs la voie du renouveau qui s'ouvre ? Certains le pensent et nous voudrions l'espérer ; d'autres sont plus sceptiques car cette crise laissera de toute façon des séquelles et elle posera un jour ou l'autre le problème décisif des rapports de l'Église et de l'État.

Un observateur perspicace se rendait compte à de multiples indices de l'ampleur de la crise, latente depuis des années. Elle éclata au grand jour en novembre dernier, lors de la convocation du synode de la hiérarchie qui ne s'était pas réuni depuis 1937. Entre temps, un fort renouveau laïc s'est affirmé dans l'Église de Grèce, et une sorte d'incompréhension parfois assez profonde entre les laïcs et la hiérarchie s'est fait jour : elle apparaissait particulièrement à propos du mouvement de *Zoi*, qui a entrepris un véritable renouvellement à l'intérieur de l'Église et qui reste marqué par une méfiance à l'égard de ce qu'il estime l'arrivisme ecclésiastique de certains membres du clergé régulier ; elle provoqua finalement une sorte d'épreuve de forces. Celle-ci se trouvait déjà en germe dans le discours du Ministre des Cultes lors de la séance inaugurale du Saint Synode, le 1er novembre, au palais épiscopal en présence de cinquante-huit évêques.

Le Roi Paul, qui devait normalement présider cette séance, était absent, mais on remarquait la présence du président du Conseil, M. Karamanlis, et du ministre de l'Éducation nationale et des Cultes, M. Voghiatzis; du procureur du Roi auprès du Saint Synode ; le professeur Karmiris, le directeur général de la section des Cultes au ministère des Cultes, le professeur B. Joannidis, le professeur Phytrakis, directeur de l'Apostoliki Diakonia, etc.

Le ministre des Cultes, que certains disent lié au mouvement de Zoi, ne se contenta pas d'un discours de bienvenue et de souhaits plus ou moins platoniques : il dressa un *véritable programme*, à titre de représentant des laïcs ou plus exactement du troupeau confié à la garde des évêques. Si l'État, disait-il, n'a aucunement l'intention d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques ou de menacer l'indépendance de l'Église, il a pleine conscience de n'être pas extérieur à l'Église, mais bien de faire partie du corps de l'Église dont il se doit d'exprimer les besoins comme les inquiétudes et les désirs. Il rappela alors aux métropolites ce qu'on pouvait considérer comme les légitimes exigences de ce troupeau.

Après avoir souhaité que la hiérarchie tienne ses assemblées tous les ans, il se prononça contre l'amovibilité des métropolites et indiqua que le Gouvernement désirait une nouvelle répartition des diocèses ; il réclama un choix plus démocratique et plus valable des évêques, une réforme des monastères et des couvents, etc... En bref, il suggérait vigoureusement les quatre points suivants d'un véritable plan de réforme :

1) le synode de la hiérarchie sera annuel.
2) les métropolites seront inamovibles.
3) les diocèses seront redistribués de manière à éviter leur trop grande disparité : tous d'égale valeur, leur nombre sera restreint.
4) on veillera à un mode d'élection plus démocratique des évêques susceptible de permettre un choix meilleur.

Le ministre ne se contenta pas d'ailleurs de ce discours-programme: le synode, on le sait, n'avait pas pu régler les questions soulevées, des dissensions assez graves, quoique tenues secrètes, s'étant manifestées ; il avait de plus rejeté officiellement

le « sacerdoce des fidèles » comme thèse protestante, ce qui était, aux dires de beaucoup, une façon de déconsidérer, à travers les ouvrages de M. Trembellas sur le sujet, la confrérie très influente de *Zoi*. Aussi, dès la fin du synode, M. Voghiatzis annonça-t-il la présentation prochaine devant la Chambre des Députés d'un projet de Charte constitutionnelle qui trancherait les points en litige.

Devant la nouvelle initiative gouvernementale, le saint synode intervint pour demander au ministre des Cultes un sursis : on convoquerait les évêques pour une rapide assemblée, qui permettrait de prendre leur avis. Ce synode extraordinaire eut lieu le 25 janvier et ne dura qu'un jour : la hiérarchie créa un comité de treize métropolites chargés d'examiner les points en litige et de rédiger un rapport dans les trois ou quatre mois. C'était renvoyer la réforme à une date indéterminée.

Un message adressé au pieux « plérôme » de l'Église de Grèce, c'est-à-dire au peuple chrétien, dénonçait vigoureusement les attaques subies par l'Église et rappelait que la hiérarchie était le véritable pouvoir de l'Église.

L'affaire en était là quand éclata au sein de la hiérarchie un différend des plus douloureux : le 9 avril dernier, au cours d'une réunion du saint synode permanent, qui se compose de douze métropolites et de l'archevêque d'Athènes, on inscrivit sur la liste des « épiscopables » l'archimandrite Jérôme Cotsonis et quelques autres, considérés comme particulièrement favorables à Zoi. Déjà, l'an dernier, à plusieurs reprises, la hiérarchie avait refusé d'inscrire sur cette liste le Père Cotsonis. Le métropolite Irénée de Samos proposa alors de procéder aux nominations épiscopales des huit sièges vacants par mutation de métropolites à de nouveaux sièges et nomination de nouveaux évêques. L'archevêque d'Athènes répliqua qu'il n'était pas prêt pour ces nominations et qu'il fallait attendre pour cela la réalisation du nouveau projet de charte constitutionnelle de l'Église, selon une recommandation du Gouvernement à la hiérarchie. Le métropolite de Samos déclara que ce n'était en accord ni avec les canons de l'Eglise ni avec les lois de l'État de laisser ainsi des sièges métropolitains sans pasteurs et il maintint sa proposition. L'archevêque se leva, fit la prière traditionnelle de clôture et sortit, suivi de cinq métropolites.

Le métropolite de Cavalla, Chrysostome, en tant que doyen, déclara le départ de l'archevêque anticanonique et invita le synode à poursuivre ses travaux ; les sept métropolites restant élirent quelques évêques et procédèrent à des mutations de sièges. Quand, cependant, ils se présentèrent à la petite église de Saint-André, pour faire les « annonces » canoniques nécessaires, ils trouvèrent les portes fermées, l'archevêque en ayant ordonné la fermeture pour annuler ces élections. Il ne restait aux sept qu'à se rendre chez le Premier ministre pour le tenir au courant de la prise de position de l'archevêque et à publier un communiqué faisant état de l'attitude « dictatoriale » de l'archevêque et rappelant que le statut de l'Église Orthodoxe était un statut démocratique de respect de la personne humaine. C'était le synode *dans sa majorité* qui devait décider de tout.

Une guerre de communiqués s'en suivit, diverses médiations furent tentées pour essayer de rétablir la paix entre les divers groupes de la hiérarchie. Tout se révéla vain.

Finalement, le Gouvernement intervint : il fit voter par la Chambre une nouvelle Charte constitutionnelle de l'Église de Grèce (en première lecture le 13 avril, en seconde lecture dans la nuit du 20 au 21 avril) qui lui donne le droit de légiférer par décrets sur toutes les questions ecclésiastiques, à l'exclusion des questions de dogme ; la procédure d'élections des évêques (désormais inamovibles, sauf pour occuper les sièges d'Athènes et de Salonique), le nombre des évêques, les questions relatives à la convocation du synode de la hiérarchie seront fixés par décrets et échapperont à la compétence du saint synode.

Devant l'imminence de ces décisions et en raison de la venue du patriarche serbe à Athènes, les dissensions de la hiérarchie s'aplanirent : le 12 avril, l'archevêque et les sept se rencontrèrent pour mettre au point les détails de la réception du patriarche. On déclarait d'autre part la nouvelle Charte constitutionnelle quant à l'essentiel conforme aux vœux de la hiérarchie, mais peut-être n'était-ce que du bout des lèvres.

La crise se terminait donc au moins provisoirement, — car il faut réserver la réaction de la hiérarchie au synode d'octobre prochain (elle peut être d'autant plus profonde et plus calculée qu'elle aura été plus mûrie) — par l'intervention de l'État. Il est clair que les points essentiels de la réforme concernant la nomination des évêques, leur inamovibilité, etc..., sont chers à la plupart des Grecs orthodoxes et, peut-être, cette crise, par le choc provoqué, entraînera-t-elle finalement le renouveau de l'Église grecque : nous l'espérons et de la sagesse de la hiérarchie, qui perçoit de plus en plus nettement l'importance de sa mission, et des réactions profondes du peuple Orthodoxe.

Nous le souhaitons avec tous nos frères orthodoxes qui ont souffert profondément de ces graves difficultés, qui s'étalèrent dans les journaux, et portèrent, pour une part, atteinte au crédit de la hiérarchie. Des éditoriaux de journaux grecs ont traduit avec vigueur leur inquiétude devant l'évolution de la crise. Certains, tout en se réjouissant

e la décision qui a finalement été prise, ont vive-
ıent exprimé le regret que la hiérarchie elle-
ıême n'ait pu prendre en toute liberté et res-
ɔnsabilité ces décisions, et ne laissent pas de se
emander avec angoisse si cette intervention de
'État n'est pas finalement une arme à double
ranchant, susceptible de se retourner un jour
ontre l'Église. On n'a sans doute jamais entendu
n Grèce autant d'appels à la pleine liberté de
'Église et à la nécessité de son indépendance à
'égard du pouvoir civil.

Même si la solution, de nos jours, est bénéfique
— et nous l'espérons avec nos frères orthodoxes
—, il est clair que des questions graves commen-
ent à se poser : quel doit être le statut de
'Église dans l'État ? Certes, dans la tradition
recque, il y a une sorte de compénétration de
'Église et de l'État et nous devons comprendre
ıos frères orthodoxes dans leur tradition propre,
ıais certains accents nouveaux sur l'indépendance
le l'Église se sont faits entendre : il faudra que
'État agisse avec souplesse et doigté s'il ne veut
ɔas un jour ou l'autre provoquer des réactions
lont il est difficile de prévoir où elles pourraient
ıener.

Un dernier point qui a sa valeur au plan
ecuménique : pour ce qui est des rapports avec
es autres Églises Orthodoxes et Hétérodoxes et
ıvec le Conseil Œcuménique des Églises, il est
ɔrévu, si les renseignements fournis par les jour-
ıaux sont exacts, une commission de six mem-
ɔres présidée par un métropolite et nommée par le saint synode (trois seraient des clercs, les autres des laïcs fonctionnaires du ministère des Affaires Etrangères et de l'Education nationale, chargés des questions religieuses).

En conclusion, nous voudrions inviter nos frères catholiques à ne pas porter un jugement trop rapide sur la situation actuelle de l'Église de Grèce : pour bien la comprendre, il importe de connaître son histoire et les diverses crises de croissance qu'elle a traversées depuis la libération de la Grèce au siècle dernier. Nous y reviendrons dans « Istina ». Sommes-nous devant une nouvelle crise de croissance ? Ce n'est pas impossible, mais il est encore trop tôt pour le dire ; comme catholiques, nous devons le souhaiter.

Il importe d'ailleurs au plus haut point que nous gardions une certaine réserve dans l'appréciation de cette situation difficile : même si l'intervention de l'État peut d'une certaine manière être favorable à des rapports plus faciles avec l'Église Orthodoxe, il n'est pas absolument sûr qu'il faille tabler sans réserve sur elle : il importe d'en tenir compte avec prudence et sagesse par amour pour nos frères orthodoxes car, en définitive, c'est avec l'Église comme telle qu'il s'agit d'entrer en contact. Que ceux-ci soient en tout cas assurés dans la nouvelle période qui s'ouvre pour eux que leurs frères catholiques suivent leurs efforts avec le plus grand intérêt et la plus grande compréhension et ne cessent de prier pour leur approfondissement spirituel dans le Seigneur.

NOUVELLES DU MONDE PROTESTANT : LE JUBILÉ CALVINIEN

I. — A PARIS.

Du 27 au 30 mai, eut lieu, à Paris, à l'Oratoire
lu Louvre, le synode national de l'Église Réfor-
ıée de France en commémoration du IV^e^ Cente-
ıaire du premier synode réformé décidé en 1558
Poitiers sous l'impulsion du Pasteur Antoine
le Chandieu et tenu à Paris, en pleine persécu-
ion, du 25 au 28 mai 1559.

On sait que ce premier synode élabora la disci-
ɔline (en 40 articles) qui devait servir de modèle
de nombreuses Églises presbytériennes et qu'il
rédigea la confession de foi (en 40 articles égale-
ıent) reprise en 1571 au Synode de La Rochelle,
ıui lui a laissé son nom. Il a ainsi doté l'Église
l'un gouvernement hiérarchisé et collégial dans
equel l'autorité suprême, religieuse, dogmatique
t disciplinaire est celle du Synode national. Ce-
ui-ci subordonne les synodes provinciaux, puis
es colloques (liés à des groupements d'églises
ɔisines) et les consistoires nommés par les assem-
ɔlées générales des églises paroissiales. C'est donc, en bref, un régime hiérarchique d'assemblées (consistoire local ou conseil presbytéral, synode régional, synode national). Toutes les directions collégiales sont formées de membres élus par les juridictions immédiatement inférieures et comprennent pour moitié laïcs et pasteurs, égaux entre eux.

1) *La commémoration du premier synode de l'Église Réformée de France.*

Comme il se devait, le premier geste des protestants, venus de différents pays du monde, le mardi 26 mai, fut tout de piété filiale ; en cette année 1959, qui est aussi le 450^e^ anniversaire de la naissance de Jean Calvin, ce fut une visite à Noyon, ville natale du réformateur.

Le mercredi matin 27 mai eut lieu la séance solennelle d'ouverture du Synode national en présence des autorités civiles. Le modérateur du

Synode était M. le pasteur Bouvier. Des discours de M. le pasteur Bourguet, président du Conseil national de l'Église Réformée de France, de M. le professeur Jaques Courvoisier, recteur de l'Université de Genève; de M. le pasteur Vidal, président du Conseil presbytéral de l'Oratoire, soulignèrent la signification de l'événement, riche de conséquences en 1959. Une courte cérémonie devant la statue de Coligny rappela, grâce à la lecture d'une page célèbre du pasteur Bersier, la mémoire des victimes des persécutions.

Avec beaucoup de tact et de délicatesse, rendus plus sensibles encore par la déclaration commune sur l'Algérie faite la veille par le cardinal Feltin et le pasteur Boegner, les orateurs soulignèrent le climat de compréhension et de collaboration qui s'instaurait aujourd'hui entre les diverses communions chrétiennes. M. le pasteur Bourguet déclara que la tolérance ne pouvait suffire et qu'une véritable émulation spirituelle de charité s'imposait. Nous devons savoir gré aux autorités protestantes de ce qu'elles aient eu à cœur d'éviter, dans la mesure du possible, ce qui pouvait évoquer les souvenirs cruels des guerres de religion.

Le jeudi après-midi, au temple de la rue de Grenelle, se tint une belle manifestation universitaire ; les Facultés de Théologie de Montpellier et de Paris décernèrent les diplômes de doctorat *honoris causa* : au Dr Reinold von Thadden-Trieglaff, fondateur du Kirchentag ; au professeur suédois Harald Riesenfeld ; à M. le professeur d'Espine, de Genève ; à M. le professeur Emile Léonard, directeur aux Hautes Etudes ; à M. le professeur Louis Joubert, spécialiste de l'Histoire missionnaire ; à M. le professeur Franz Leenhardt, de Genève ; à M. le professeur Torrance et à M. le professeur Miegge, ces deux derniers étant malheureusement absents, l'un à raison de ses cours en Amérique, l'autre pour cause de maladie.

Le soir, M. le pasteur Marc Boegner présida, à la « Mutualité », une séance solennelle au cours de laquelle M. le pasteur Vidal s'appliqua à dégager la signification actuelle de la Réforme. Nous ne pouvions nous étonner de l'allure apologétique de son exposé — ce fut d'ailleurs la note dominante de ces manifestations —, mais nous avons profondément regretté la façon bien peu objective dont, au passage, il a évoqué nos doctrines. Nous espérons que ses rares auditeurs catholiques n'auront pas été les seuls à exprimer ce regret.

Après lui, le Dr Visser 't Hooft s'efforça de répondre à certaines objections fréquemment faites à la Réforme : puritanisme, responsabilité dans l'avènement du capitalisme et de la démocratie, iconoclasme et hostilité aux arts, pour finalement mettre en relief ce que la Réforme a donné au monde. Il déclara, en particulier :

« La Réforme est donc tout d'abord une œuvre de simplification, un grand nettoyage, l'expression d'un sens aigu des proportions. Il ne s'agit pas d'ouvrir la porte à l'anarchie spirituelle ; il s'agit au contraire de retrouver le seul fondement vraiment solide, le seul point d'orientation sûr... Un seul point de repère : la Parole de Dieu, car Dieu seul parle bien de Dieu. »

Et, posant alors une question essentielle: celle de l'unité de l'Église, il ajoute en faisant allusion au Concile projeté par Sa Sainteté Jean XXIII :

« Et l'Église, que devient-elle ? On voulait la guérir. Ne l'a-t-on pas rendue plus malade encore puisqu'elle est maintenant divisée ? Les Réformateurs ont espéré que la Réforme pénétrerait toute l'Église. Ils n'ont jamais accepté la division. Ils ont cru que l'Église entière se soumettrait à la simple vérité, que toute sa vie allait être gouvernée par la Parole de Dieu. *L'Avis pour la tenue du Concile*, document qui aura 400 ans l'année prochaine et qui est d'une brûlante actualité dans l'année au seuil de laquelle un autre Concile a été annoncé, montre que plus de quarante ans après le début de la Réforme, Calvin espère toujours que toute l'Église pourra être réunie par une décision commune d'accepter sa réformation. C'est pourquoi il peut dire : « Pour mettre fin aux divisions qui sont en la chrétienté il est besoin d'avoir un concile libre et universel ». Car il a confiance dans la puissance de la Parole de Dieu. Il ne peut pas croire que la division entre Églises réformées et Églises qui rejettent cette réformation puisse devenir définitive. Mais, pour que la Parole de Dieu puisse être entendue, le concile doit être libre : ceux qui désirent et demandent la réformation doivent pouvoir y participer au même titre que les autres. Ainsi, le concile deviendra vraiment universel ou œcuménique. »

Calvin insiste particulièrement sur cette universalité. « Car, dit-il, il ne suffirait pas de tenir concile s'il n'était universel, voire si on prétend d'apaiser tous les troubles de la chrétienté... Si on tenait un concile partial, lequel néanmoins fut appelé universel, ce serait allumer le feu davantage et augmenter les discordes. »

Puis le Dr Visser 't Hooft commenta :

« Unité — mais pour quoi faire ? Calvin nous dirait que cette unité n'est pas une fin en soi que l'Eglise ne cherche pas l'unité pour elle-même. Car, comme il dit dans une formule lapidaire « Dieu a créé le monde pour qu'il soit le théâtre de sa Gloire ». La mission de l'Église n'est pas de sauver quelques âmes ; elle est de rendre témoignage de la Seigneurie de Jésus-Christ sur toute la vie des hommes ; d'être le sel de la terre la conscience des nations. Les premières généra

ions après la Réforme avaient compris cette mission ».

Le vendredi après-midi, un moment fut consacré à la réception des messages des diverses Églises du monde et aux discours des délégués ; le message des Communautés africaines, en particulier camerounaises, fut des plus émouvants.

Il convient d'ajouter ici que le nombre des délégations venues des États-Unis, d'Afrique, de Hongrie, la valeur des personnalités présentes comme le Dr Dibelius, évêque de Berlin et président du Conseil Œcuménique des Églises ; le Dr Visser't Hooft, secrétaire de ce même Conseil ; le président de la Fédération Luthérienne mondiale ; Mgr Cassien, recteur de la Faculté Orthodoxe Saint-Serge de Paris ; l'évêque anglican de Leicester, représentant l'archevêque de Canterbury, donnaient à ces fêtes commémoratives un éclat mondial qu'on ne saurait sous-estimer.

Le dimanche 30 mai, enfin, une grande séance populaire clôtura ce Jubilé du IVe Centenaire du premier Synode national : le pasteur Tirel rappela la signification de l'Évangile dans le monde actuel, puis un film, *A Dieu seul la gloire*, évoqua l'histoire des Églises, de la Réforme jusqu'à nos jours. Disons, en passant, que dans plusieurs de ses séquences ce film nous a semblé répondre assez peu au souci déclaré des organisateurs de ces fêtes jubilaires de ne pas insister sur les souvenirs pénibles. Sans rien déguiser de la vérité historique, cette rétrospective eût pu s'inspirer heureusement d'une note plus œcuménique. A ce point de vue, l'exposition des documents d'époque organisée à l'Hôtel de Soubise (Archives Nationales) témoigne d'un meilleur esprit, bien que le visiteur catholique puisse, ici aussi, regretter parfois le caractère assez unilatéral de l'évocation des faits.

2) *Les travaux du Synode.*

Avant de donner quelques indications sur les travaux du synode, nous signalerons la réélection comme Président du Conseil National — composé de 10 laïcs et de 10 pasteurs — de M. le pasteur Bourguet; M. Burgelin et M. le pasteur Gagnier étant Vice-présidents.

Trois sujets retenaient l'attention du synode : la discipline, la liturgie, le marxisme. Sur les deux premières questions, contentons-nous de signaler l'ampleur du travail en cours depuis des années : seule une étude des documents peut permettre de mesurer le sérieux du travail. Ce n'est pas qu'ici ou là de sérieuses oppositions théologiques sous-jacentes à certaines réactions ou à certaines décisions ne se soient manifestées, mais c'est là chose normale et compréhensible.

Pour ce qui est des rapports entre le christianisme et le marxisme, on sentit les membres du synode tout aussi soucieux de souligner les dangers du marxisme pour la foi de l'Église que de ne pas rompre les liens de communion avec ceux des fidèles qui, en conscience, auraient cru bon de s'engager au sein du parti communiste lui-même. C'est là, on le voit, une position plus souple que celle qui a été prise par l'Église catholique.

Voici quelques-unes des « thèses » adoptées à ce sujet par le synode :

« Nous croyons néanmoins que le prestige de l'idéologie marxiste dans notre pays, comme de toutes celles qui visent à organiser rationnellement le monde, est pour l'Église un signe que sa prédication n'a pas été assez fidèle : elle n'a pas su comprendre la condition faite aux hommes dans la société industrielle et a toléré la fatigue, la misère et l'humiliation du monde des travailleurs ; elle a été souvent complaisante et respectueuse des situations acquises ; elle a toléré l'injustice sociale ; elle a encouragé la résignation quand il aurait fallu agir ; elle n'a pas su voir les liens qui attachent les hommes à leur milieu...

« Les Églises doivent porter leur attention sur les dangers que représente une mauvaise compréhension des sciences humaines et des techniques qui en sont issues. Les Eglises rappellent aux fidèles qu'une option ne doit être prise ou maintenue qu'en pleine sûreté de conscience, dont aucun parti n'a le droit d'aliéner la liberté ; que les divergences politiques ne sauraient prévaloir sur la communion de l'Église et que les chrétiens d'opinions diverses doivent chercher ensemble dans leur foi le fondement de leurs décisions.

« Par le ministère de la prière, de la cure d'âme et de la prédication, l'Église se doit garder dans sa communion ceux de ses membres qui sont engagés dans un mouvement politique, quel qu'il soit ».

Le Synode national termina enfin ses travaux par une déclaration sur l'Algérie.

Après avoir affirmé qu'il s'associait « aux souffrances, aux soucis et aux espoirs des Églises d'Algérie », le Synode prend acte avec reconnaissance de l'appel conjointement adressé par le Cardinal Feltin et le Pasteur Marc Boegner au sujet des « personnes regroupées en Algérie ». Il en recommande la lecture en chaire dans toutes les paroisses de l'Église Réformée de France. Il demande au Gouvernement de déclencher un vaste mouvement d'entr'aide à ce sujet. Dans cette perspective, et pour répondre au vœu que lui transmet le Synode d'Algérie, le Synode National adresse vocation à la jeunesse et aux fidèles de nos églises pour qu'ils examinent avec sérieux un engagement à servir en Algérie dans les tâches missionnaires, éducatives, médicales et sociales indispensables.

Il prend acte avec gratitude des efforts entre-

pris pour trouver une solution humaine au conflit algérien ; mais, ému par la persistance de ce que l'on appelle « certains excès de la répression », attend du Gouvernement qu'il fasse respecter à tous les échelons ses consignes formelles afin de sauvegarder l'honneur du pays et éviter à la conscience de nos soldats d'inadmissibles conflits.

Il assure enfin le Gouvernement que toutes les initiatives prises pour exaucer l'immense attente d'une paix juste et fraternelle rencontreraient l'adhésion du peuple protestant et la ferveur de ses prières.

Certains s'étonneront peut-être que le problème des rapports avec l'Église catholique, en raison de l'annonce du Concile, n'ait pas été examinée. La question fut posée, durant le Synode. M. le pasteur Bourguet répondit que, dans l'état actuel des choses, il n'y avait pas d'informations suffisantes ; dans l'attente de déterminations ultérieures de la position catholique, il importait de s'en tenir aux décisions du Synode national de Strasbourg en 1955.

Si ce Synode protestant n'apporte rien de bien nouveau — mais ce n'est pas là son rôle — il témoigne simplement — et c'est là une chose considérable — de l'effort de renouveau qui se manifeste au sein du protestantisme français, du sérieux de la recherche protestante comme aussi de l'ouverture œcuménique de plus en plus marquée.

M.J. LE GUILLOU O.P.

II. — A GENÈVE

A Genève, aussi, l'on commença par célébrer le 450e anniversaire de la naissance de Calvin. Le dimanche 31 mai, comme partout dans le monde, des cultes solennels furent organisés dans tous les temples. Puis, en fin de matinée, par un temps froid et pluvieux, une cérémonie officielle se déroula au pied du Mur des Réformateurs. Le pasteur Werner, modérateur de la Compagnie des Pasteurs, rappela la signification du Jubilé : il s'agit, non pas de glorifier les hommes qui firent la Réforme, mais de comprendre le sens de leur action. L'après-midi était réservée aux enfants, avec un rallye et, le soir, eut lieu, sur la promenade des Bastions, la première représentation du spectacle Son et Lumière. D'un cadre qui ne manque pas de grandeur, mais qui n'est pas très riche, les techniciens avaient tiré le maximum. Evitant d'utiliser trop le Mur monotone au long duquel sont alignés des chefs et des hommes célèbres de la Réforme, ils surent mettre en valeur les arbres et les façades classiques des hauteurs de la Treille qui surplombent le Mur. Même les bâtiments sans grâce de l'Université prirent grande allure par la magie des éclairages. Le texte du spectacle, assez sobre, est l'œuvre d'Henri Laudenbach. Les dix-sept séquences se déroulent presque toutes dans le second tiers du XVIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de la grande transformation de Genève, sous l'influence de Calvin. Le lien entre les différents épisodes de la vie du Réformateur, auquel Pierre Fresnay prête sa voix, est assuré par des réflexions de la Ville de Genève, qui parle par la bouche d'Iris Avichay.

Le lendemain matin était consacré à la dédicace de l'Auditoire de Calvin. Cet édifice, situé à côté de la cathédrale Saint-Pierre, tire son nom de ce que les cours de théologie, institués par Calvin et Bèze, s'y déroulèrent à partir de 1562. Ç'avait été auparavant l'église paroissiale Notre-Dame-la-Neuve et, antérieurement encore, la chapelle particulière de l'évêque, elle-même élevée sur les bases d'un édifice datant du Ve siècle et reconstruit au XIe. L'Auditoire était dans un état déplorable depuis quelques années. Des dons collectés dans le monde entier par l'Alliance réformée mondiale ont permis de le restaurer. Désormais, sa nef servira (comme déjà au temps de Calvin) aux cultes des communautés réformées de langue étrangère résidant à Genève : écossaise, néerlandaise, italienne, espagnole, hongroise. Le Consistoire de Genève y tiendra séance. On pourra également l'utiliser pour des cours et conférences.

Les organisateurs du Jubilé eurent, comme l'écrit un journaliste, « la sagesse de penser que leurs hôtes, et surtout ceux qui avaient participé aux célébrations françaises, seraient heureux de voir autre chose que des rues, des salles et des foules ». Ils furent donc invités à plusieurs reprises à parcourir la campagne genevoise ; le 1er juin, ils allèrent jusqu'à Jussy et son vieux temple, et au château de Crest qui hébergea Agrippa d'Aubigné après la défaite du parti protestant et la paix d'Alès. Au cours de l'excursion, ils entendirent non seulement une communication sur l'histoire de Jussy et de Crest, mais aussi un rapport du professeur Niesel sur l'état actuel des études calviniennes et des publications de textes du Réformateur.

Le lendemain, c'est au château de Bossey que les délégués sont reçus par le professeur Wolf. Le directeur de l'Institut œcuménique esquisse, dans une causerie, le rôle de la pensée de Calvin dans le travail œcuménique. Le Dr Visser 't Hooft prend la parole après lui. Il traite de la place de la tradition réformée au sein du mouvement œcuménique et, dans un paragraphe qui retint vivement l'attention de ses auditeurs, le secrétaire

général du Conseil œcuménique complète ce qu'il vait suggéré à Paris à propos du Concile. Il rève d'abord que le mot *invitation* qui figure dans e communiqué de presse du Vatican résumant 'allocution pontificale du 25 janvier « Le conile œcuménique..... veut être également une *invitation* aux communautés séparées pour la recherche de l'Unité ..... » a été source d'un malentendu : beaucoup comprirent qu'il s'agissait l'une invitation adressée aux confessions chréiennes non catholiques de participer, d'une maière ou d'une autre, au concile. En réalité, dans a pensée de Jean XXIII, c'est le concile lui-même qui doit être une invitation pour les communautés séparées à rechercher l'unité. Le Dr Visser 't Hooft note encore que la commission antéparatoire du Concile est composée presque exclusivement d'Italiens. Il estime cependant que es commission préparatoires pourront peut-être prendre des contacts avec des représentants d'autres Églises. Soulignant ensuite l'intérêt, à ses yeux, des contacts non officiels qui existent déjà entre des chrétiens protestants et orthodoxes et des milieux catholiques soucieux d'œcuménisme, il précise enfin que, pour le moment, il s'agit, non pas de faire l'union, mais d'arriver à une compréhension meilleure par la suppression des obstacles les plus graves, en particulier sur le terrain de la liberté religieuse. Bien du travail reste à faire en ce domaine.

Au cours de ces fêtes, le « grand public » protestant n'est pas oublié. Le 1er juin, l'Alliance réformée mondiale accueille, dans le temple de Saint-Gervais, non seulement les délégués et invités, mais aussi les fidèles protestants de Genève venus très nombreux écouter le pasteur Marcel Pradervand. Le secrétaire général de l'Alliance leur présente un bilan du monde réformé à travers les cinq continents. Cette conférence est suivie de la projection du film *A Dieu seul la gloire*.

Le lendemain, dans la grande salle de la Réformation, une foule encore plus nombreuse écoute le professeur Geisendorf proposer trois mots d'ordre : humilité, reconnaissance et fidélité.

Après lui, M. André Chamson évoque les Cévennes et la résistance de ses pauvres habitants aux pressions et aux violences durant les guerres de Religion.

Mais Genève ne célébrait pas seulement l'anniversaire de la naissance de Calvin ; elle commémorait aussi le quatrième centenaire de son Université. C'est en 1559, en effet, que Calvin fondait l'Académie (la future Université), dont le prémier recteur fut Théodore de Bèze.

Le mercredi 3 juin marqua à la fois la fin du Jubilé calvinien et le début des fêtes universitaires. En fin d'après-midi, eurent lieu, simultanément, mais en deux lieux de cultes différents: une cérémonie catholique et une cérémonie protestante. Les catholiques, réunis à Notre-Dame, s'unirent à la messe pontificale célébrée par Mgr Charrière. Après l'évangile, l'évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, prit la parole. Ayant nettement fait la distinction entre les fêtes calviniennes, auxquelles les catholiques ne pouvaient s'associer, et le quatrième centenaire de l'Université auquel ils sont heureux de participer, et ayant par souci de loyauté regretté que cette école ait été fondée à la suite d'une rupture avec l'Église de Rome, il souligna que l'anniversaire n'en était pas moins l'occasion d'une réjouissance commune et d'un rapprochement dans la même volonté de servir la vérité.

A la même heure, une foule plus nombreuse encore était réunie dans et devant Saint-Pierre pour participer au culte protestant. La prédication fut prononcée par le pasteur Marc Boegner.

De son côté, un peu plus tard, l'Église catholique-chrétienne (vieille-catholique) célébrait, à l'église Saint-Germain, une messe solennelle.

La commémoration du quatrième centenaire de l'Académie se poursuivit les jours suivants : expositions, cortèges, réceptions, pose de la première pierre d'un Centre universitaire, représentations théâtrales, etc... Deux solennelles séances académiques se déroulèrent à Saint-Pierre et au Victoria Hall, sous la présidence du *rector magnificus*, Jaques Courvoisier. Au cours de la seconde, vingt-quatre doctorats *honoris causa* furent conférés à d'importantes personnalités du monde universitaire et œcuménique : Karl Barth, Karl Jaspers, Thomas Torrance, Luigi Einaudi, Liston Pope, Robert Fawtier, J.-D. Benoît, etc...

Des offices solennels protestant, catholique et catholique-chrétien célébrèrent la clôture du Jubilé, le dimanche 7 juin.

III. — CONCLUSIONS

Après avoir rapidement rendu compte des principaux actes du jubilé calvinien à Paris et à Genève, nous aimerions proposer à nos lecteurs quelques réflexions qui nous sont venues à l'esprit à l'issue de ces fêtes.

1° Notre première remarque portera sur la méthode de travail du Synode de l'E.R.F. En dehors de quelques séances qui ont lieu à huis-clos, les délibérations du Synode sont publiques, c'est-à-dire que des « observateurs » peu-

vent suivre l'essentiel des débats. Méthode dangereuse, dira-t-on. N'est-ce pas risquer de jeter sur la place publique des discussions et des débats qu'il vaudrait mieux taire ? N'est-ce pas ouvrir la salle de délibérations à une foule nombreuse de curieux dont la simple présence risque de fausser les débats eux-mêmes, de leur donner un caractère qu'ils n'ont pas ? Ces objections ont sans doute un certain poids. Elles ne nous paraissent cependant pas l'emporter sur les avantages très réels de cette ouverture. Notons d'abord que l'austérité des débats d'un Synode est telle qu'ils ne risquent guère d'attirer le « grand public ». Les assistants ne seront jamais qu'un très petit nombre : quelques membres de la paroisse qui reçoit le Synode, quelques représentants d'autres Églises protestantes, quelques sympathisants ou amis.

Par ailleurs, les textes votés, les messages proclamés par un Synode doivent nécessairement être brefs. Ils sont élaborés lentement, par petites touches et approximations successives à partir des conclusions d'un rapporteur qui, comme son nom l'indique, a pour tâche, précisément de rapporter et de mettre en ordre les réflexions des Synodes régionaux, eux-mêmes expression de la pensée des membres des églises locales. Assister à cette lente maturation, c'est se mettre dans les meilleures conditions pour saisir les tenants et aboutissants de ces textes et pour les mieux comprendre de l'intérieur. Si, comme nous le pensons, l'œcuménisme repose en partie sur un souci de connaissance plus objective les uns des autres, la méthode « ouverte » de l'E.R.F. ne peut que le favoriser et nous nous en réjouissons. Nous espérons avoir l'occasion de le prouver plus longuement ailleurs.

2° Nous avons été frappé ensuite, tout au long des fêtes jubilaires, par le souci des différents organisateurs de ne succomber ni à « l'archéologisme » ni à l'académisme. Certes, célébrant trois anniversaires importants, on devait s'arrêter quelque peu sur le passé. Et certes aussi, les manifestations académiques (dans le bon sens du mot) eurent leur place à Paris et, encore plus, à Genève. On conféra, par exemple, au total, trente-deux doctorats *honoris causa* ! On distribua aussi des Légions d'honneur et, parmi d'autres, celle dont fut gratifié M. Visser 't Hooft réjouit profondément ses nombreux amis.

Certes, encore, il arriva à tel ou tel orateur de s'appesantir un peu trop sur le passé. Mais ce qui noua a frappé dans l'ensemble, c'est bien le contraire : le souci d'éviter l'asphyxie dans un monde révolu, le souci de faire de ces fêtes un message actuel pour les protestants de 1959 et des années à venir. C'était sensible à Paris, puisque les travaux du Synode portaient sur des questions d'organisation interne de l'Église (révision de la discipline, mise au point des liturgies) et sur un problème aussi brûlant que celui des rapports avec le marxisme. C'était sensible aussi dans la plupart des conférences publiques qui entendaient donner des mots d'ordre pour aujourd'hui. On pouvait le déceler également dans le film *A Dieu seul la gloire* qui, après avoir évoqué quatre siècles d'une histoire tragique, se termine sur l'évocation des tâches actuelles du protestantisme dans le monde. On pouvait en voir un signe enfin dans la participation des provinces françaises au Jubilé : chaque région avait été invitée à construire un mémorial. Et ces mémoriaux, ce sont, la plupart du temps, des temples nouveaux, des salles de conférences, des centres de retraite, etc., bref des instruments d'action et de progrès.

A l'occasion de cet anniversaire, nous avons vu un protestantisme résolument tourné vers l'avenir, non dans le sens d'un relatif abandon de l'héritage traditionnel, en particulier de celui du XVI^e^ siècle (ce qui serait peut-être la nuance d'un certain libéralisme sensible à Genève plus qu'à Paris), mais dans la volonté de considérer en face les tâches du présent et de tenter de les assumer à la lumière de cet héritage. Ceci nous paraît positif et nous nous permettons de rappeler que nous avons fait naguère, ici même, une constatation similaire à propos des Rassemblements protestants.

3° Notre dernière réflexion concerne la répercussion de ces fêtes sur les rapports entre protestantisme et catholicisme. De telles solennités auraient pu constituer une pierre d'achoppement. Réjouissons-nous très sincèrement que, d'une façon générale, il n'en ait rien été. Dès avant l'ouverture du Jubilé, dans des conférences de presse, le pasteur Pierre Bourguet avait exprimé en termes délicats les raisons, fort compréhensibles, pour lesquelles aucune invitation n'avait été envoyée aux autorités de l'Église catholique. Il avait également fait remarquer que l'exposition organisée aux Archives portait sur « les débuts de la Réforme en France » et s'arrêtait par conséquent avant la triste période des guerres de religion.

A Genève, les catholiques participèrent volontiers, avec leurs frères protestants, aux fêtes universitaires : si des moments de prière eurent lieu séparément pour les deux confessions, il n'en fut pas de même pour les séances académiques. Certes, dira-t-on, l'Université aujourd'hui n'est pas confessionnelle. C'est exact. Mais on ne peut oublier qu'elle a été fondée par Jean Calvin. Ce fait n'aurait-il pas suffi, il y a quelques dizaines d'années, à refréner le zèle des catholiques ?

Mais le geste le plus significatif a sans doute été la distribution, à la sortie de la salle de la Mutualité à Paris, du texte de l'appel signé deux jours auparavant par le pasteur Boegner et le

cardinal Feltin, en faveur des « centres de regroupés » en Algérie. L'hebdomadaire *Réforme* (dans son numéro du 30 mai) a révélé l'importance significative de cet appel : « Pour la première fois dans l'histoire des Églises de France, le cardinal-archevêque de Paris et le président de la Fédération protestante signent ensemble un tel appel, s'engageant ensemble. C'est un événement historique, et il ne nous est pas indifférent qu'il se situe dans la semaine même où nous célébrons le quatrième centenaire du premier Synode réformé : ainsi, les chrétiens prouvent que leur souci de ne jamais couper leurs racines est le corollaire d'une intention déterminée d'être présents à leur temps ».

On ne saurait mieux dire. Nous en sommes certain : un des chemins de l'œcuménisme, sinon le chemin, est sans aucun doute la voie royale de la charité : non seulement l'amour des frères séparés les uns pour les autres, mais aussi, dans toute la mesure où cela est déjà possible, le témoignage *commun* d'amour de tous les chrétiens à l'égard d'un monde qui a très besoin que la charité du Christ lui soit manifestée. Que de telles réflexions puissent être proposées en toute vérité à l'issue d'un Jubilé *calvinien* est quand même le signe que quelque chose se passe dans une chrétienté divisée qui ne veut plus accepter ses divisions, mais dont les membres épars ne peuvent surmonter ces divisions, s'il plaît à Dieu, que par l'approfondissement du message du Christ qui leur a été transmis.

RENÉ BEAUPÈRE, O.P.

CHRONIQUE

UN CONGRES DE JEUNESSE ORTHODOXE

Comme chaque année, au moment des fêtes de la Pentecôte, s'est réuni, dans la belle propriété de la Roche-Dieu située à Bièvres (Seine-et-Oise), le Congrès annuel de l'*Association chrétienne des Etudiants russes* : il n'est que juste de souligner le progrès croissant de cette rencontre fraternelle de printemps, pleine de ferveur et de recueillement, qui témoigne de la vitalité religieuse de la jeunesse orthodoxe en France.

Le thème du Congrès était, cette année : *La lutte de l'Eglise pour la vérité* ; il permettait une meilleure prise de conscience de l'attitude de l'Eglise Orthodoxe dans sa recherche dogmatique au moment où était annoncé le Concile Œcuménique décidé par Sa Sainteté Jean XXIII.

Nous ne pouvons rendre compte en détail des diverses interventions qui marquèrent ces journées très riches : le samedi fut consacré à *la liturgie comme œuvre communautaire* (Père Alexandre Rehbinder), puis au *christianisme primitif dans sa lutte pour la vérité* (Père Kniazeff) ; le dimanche matin, le Père Basile Zenkovsky définissait *la signification du dogme*, tandis que M. Koulomzine précisait *la nature du Concile Œcuménique* ; trois séminaires dirigés respectivement par le P. Pierre L'Huillier, M. Eltchaninov et M. Bobrinsky donnaient aux participants — quelque deux cents environ — le moyen de mieux saisir les moments importants de la lutte pour la vérité.

Dans l'après-midi, le Père J. Meyendorff fit la conférence centrale, traitant des *rapports de l'Eglise Catholique et de l'Eglise Orthodoxe*. Il souligna la prodigieuse transformation de la situation depuis cent ans ; à cette époque, l'Eglise Orthodoxe était exclusivement orientale, mais depuis elle a cessé de l'être en raison des diverses émigrations ; de nos jours, à l'instar de l'Eglise catholique, elle est universelle. Il y a même une interpénétration sociologique de l'Orthodoxie et du catholicisme avec disparition des concepts d'Orient et d'Occident : les jeunes générations Orthodoxes sont à la fois orientales et occidentales, ouvertes à l'Orient par la foi, à l'Occident par leur culture. De plus — et c'est le point important — catholiques et Orthodoxes se connaissent et s'aiment.

Dans cette situation « ouverte », une attitude de vérité s'impose ; l'opposition aux catholiques ne peut venir que de quelque chose d'ultime et de définitif.

M. Meyendorff entreprit alors un retour sur le passé. Il rappela combien la culture habituelle se trouve tronquée par par la méconnaissance du monde byzantin. Il remarqua que Rome avait toujours eu dans l'Eglise une *primauté d'autorité* — son intervention pesait particulièrement lourd — mais non une primauté *de pouvoir*. Il insista ensuite particulièrement sur la transformation de l'Eglise occidentale par le monde germanique et la réforme grégorienne, pour montrer qu'Orient et Occident aboutirent peu à peu à une incompréhension et à un isolement mutuels. Après avoir souligné avec force que les difficultés historiques et culturelles sont aujourd'hui dépassées, il se demanda ce qui restait des oppositions et il répondit :

1) le symbole et sa modification, en d'autres termes le *Filioque* ;

2) la primauté romaine.

A ce propos, il remarqua que le *Filioque* — qui pourrait à la rigueur s'admettre à un certain point de vue — témoigne d'une conception *philosophique* de Dieu inacceptable pour l'Orthodoxie : les personnes se définissent, dit-il, comme relations d'opposition, et non comme personnes vivantes.

Puis il traita de la papauté : c'est là la question centrale et fondamentale de l'ecclésiologie. Si la position catholique était vraie, il faudrait l'accepter, ajouta-t-il ; mais si elle est fausse, il faut reconnaître qu'elle a été source de catastrophes pour l'Occident, comme en témoigne l'histoire du protestantisme. Aussi bien, dans leur opposition à la papauté, les Orthodoxes ne doivent-ils pas se sentir isolés : il ne peut être question de dire, comme le font certains Orthodoxes, que les Occidentaux peuvent, quant à eux, avoir besoin de la papauté. Il y va de la vérité de l'Eglise.

M. Meyendorff conclut en soulignant la grâce que représentent les possibilités d'ouverture et de compréhension mutuelle entre catholiques et Orthodoxes, comme le retour commun aux sources.

Une discussion s'ensuivit des plus fraternelles et des plus ouvertes ; avec beaucoup de charité, M. Meyendorff me demanda d'exposer le point de vue catholique.

Le lundi, le Père de Bachst fit un exposé sur *le Christ et les fleuves d'eau vive*, tandis que, l'après-midi, M. Olivier Clément traita le sujet : *Le Saint-Esprit et notre salut.* Nous ne pouvons songer à résumer entièrement cette longue conférence, qui clôtura, juste avant le chant d'action de grâces final, la réunion. Si l'on doit reconnaître la sincérité et le souci de vérité du conférencier, il est impossible à un catholique de reconnaître son catholicisme dans le portrait qu'il en a tracé, à travers une systématisation unilatérale et poussée à l'excès. L'orateur montra dans le Saint Esprit la plénitude de l'être personnel et de l'amour qui se communique lui-même dans les énergies et qui conduit l'Eglise dans un esprit de tradition : la vérité se garde dans l'accord personnel et pentecostal des consciences qui se font personnelles ; elle n'est pas donnée automatiquement selon des normes juridiques comme dans l'Eglise catholique, mais dans l'effort des consciences en recherche de leur personnalisation. Le *Filioque* ne fait que traduire le déséquilibre qui affecte toute la vie de l'Eglise catholique :

1° *dans la théologie trinitaire,* l'équilibre se rompt entre l'unité et la diversité au profit de l'unité, la diversité se trouvant relativisée « et incarcérée dans une essence divine abstraite », la relation se dissout dans l'essence et le *Filioque* aboutit à un non sens, le Saint Esprit étant finalement conçu plus comme une fonction que comme une personne ;

2° *dans la spiritualité,* c'est l'impossibilité de la déification de l'homme, tout se réduisant désormais à des relations de cause à effet. Certes, les théologiens catholiques emploient encore le terme de déification, mais c'est là une métaphore vide de sens. Il en résulte une impossibilité de transfigurer l'univers, la personne se trouvant ramenée à ses facultés supérieures. Le catholicisme devient un théisme clos dépourvu de sens cosmique et responsable de l'athéisme moderne. Il n'est que de voir les positions des mystiques tels que Eckhart et l'accent mis sur les stigmatisés.

3° *dans l'ecclésiologie,* il y a un amoindrissement de la liberté personnelle du chrétien, l'espace infini d'une libre intériorité s'étant trouvé détruit ; la vision triadologique s'efface et il y a d'une part disparition de la confirmation (1) et, d'autre part, affaiblissement du pouvoir conciliaire. L'Eglise n'est plus une communion personnelle responsable à l'égard de la vérité.

Nous devons confesser notre tristesse devant un tel exposé ; notre tristesse, aussi, que le président de séance n'ait pas, d'un mot, déclaré qu'au moins certaines nuances ou certaines réserves s'imposaient, la discussion prévue étant impossible en raison de l'heure tardive. Nous regrettons ce climat polémique qui n'est pas selon l'esprit de la charité ; nous croyons, certes, avec M. Clément, que la vérité a des droits imprescriptibles, et nous espérons finalement que la publication de sa conférence permettra une discussion sereine et loyale dont nous pourrons tous profiter. Mais, nous pensons aussi qu'un effort de compréhension des positions catholiques s'impose aux théologiens Orthodoxes avec plus de rigueur : nous ne nous attendons certes pas à les voir renier leurs propres croyances, mais nous souhaitons de les voir s'ouvrir aux valeurs catholiques pour elles-mêmes en essayant de les saisir *pour ce qu'elles s'affirment être.* Alors seulement un dialogue est possible. Accuser le catholicisme d'essentialisme est certes chose facile, mais cela dévoile-t-il la réalité ? Nous nous permettons d'en douter.

Un souhait pour terminer : puissions-nous, *ensemble,* théologiens orthodoxes et catholiques travailler à voir, en effet, ce qui nous divise, *quant au fond.* Où résident nos différences essentielles ? Notre division nous ramène-t-elle au *Filioque* et à ce qu'on considère comme ses conséquences ecclésiologiques ? Nous ne le pensons pas pour notre part, mais il vaut la peine d'y réfléchir et d'instituer à ce niveau un débat.

Comme le disait M. Meyendorff, nous ne pouvons plus nous opposer à un niveau de différences historiques et sociologiques, dépassées, mais ceci nous impose de rejoindre dans la tradition nos vraies oppositions pour voir sur quel plan elles se situent, et non de les *reconstruire* «a priori».

(1) On est stupéfait de constater comment certains milieux Orthodoxes en sont venus à présenter et à recevoir comme une évidence une aussi manifeste contre-vérité. Dans le catholicisme, le confirmation a si peu disparu qu'elle n'a jamais cessé d'être administrée en grande solennité **par l'évêque** lui-même qui en est le ministre ordinaire. Sauf le danger de mort, les enfants ne reçoivent ce sacrement qu'après avoir atteint l'âge de raison. Ils y sont préparés d'une manière toute spéciale et la cérémonie comporte habituellement un interrogatoire des enfants par l'évêque qui attire à nouveau leur attention sur l'importante de ce sacrement et sa toute particulière relation avec la personne du Saint-Esprit. Par contre, s'il y a une confession chrétienne dans laquelle ce sacrement passe inaperçu, c'est bien l'Orthodoxie puisqu'il y est donné **par le prêtre** lui-même au nouveau-né en une simple et brève onction qui termine la cérémonie du baptême. C'est dire que l'enfant n'en peut garder de souvenir personnel. Les registres du baptême et les extraits qui en sont délivrés aux fidèles n'en portent même pas mention ! Il y a tout de même des limites à la déformation des faits et des perspectives et nous penserions peu de bien d'une théologie du Saint-Esprit construite avec une aussi incroyable légèreté. (C. J. DUMONT.)

L'EGLISE ORTHODOXE GRECQUE ET LES RELATIONS AVEC LE VATICAN

Deux faits ont été, ces temps derniers, longuement commentée par les journaux grecs : la visite au Vatican des souverains grecs, puis celle de Mgr Jacques de Malte, récemment devenu le chef de l'Eglise Orthodoxe grecque d'Amérique du Nord et d'Amérique du Sud, sous la juridiction du patriarcat de Constantinople.

a) *La visite des souverains grecs.*

On sait, en effet, qu'à la suite d'une visite officielle des souverains grecs à Rome, le Roi Paul et la Reine Frédérica furent les hôtes de l'Etat du Vatican, le 22 mai 1959. Depuis la venue de l'Empereur de Byzance, Jean Paléologue, au Concile de Florence de 1439, c'est la première visite d'un roi hellène auprès du pape, visite d'autant plus remarquée qu'elle se situait dans la période où se préparait le Concile Œcuménique décidé par Jean XXIII. *L'Osservatore Romano,* contrairement à son habitude, souligna à l'avance l'importance de la réception et l'identité des sentiments charitables qui établissaient une harmonie entre Jean XXIII et ses visiteurs royaux.

Dans son discours de réception, le pape lui-même soulignait l'esprit de charité sociale des rois de Grèce et rendait hommage au peuple grec.

A cette occasion, la plupart des journaux laissèrent entendre que l'établissement de relations diplomatiques entre le gouvernement d'Athènes et le Saint-Siège s'annonçait comme certain. M. Averoff, ministre des Affaires Etrangères, se contenta cependant de déclarer que la glace était rompue entre la Grèce et le Saint-Siège, sans qu'il soit encore opportun de parler d'un échange de relations diplomatiques. Depuis fort longtemps, le Vatican et le Gouvernement grec souhaitent cet échange, c'est un fait bien connu.

A de nombreuses reprises le Gouvernement grec a essayé d'entrer en rapport avec le Vatican : depuis 1948, grand est le nombre des démarches avortées, que ce soit celle du général Papagos ou de M. Caramanlis, en raison de l'hostilité de l'Eglise de Grèce, qui ne reconnaît pas au Gouvernement le droit d'entrer en contact avec le Saint Siège sans son assentiment. En 1954, comme le rappelait l'article de M. Basile Iliadis, intitulé *Pourquoi l'Eglise de Grèce rejette les rapports avec l'Eglise de Rome,* dans *To Vima,* du 28 mai 1959, Mgr Spiridon n'avait-il pas écrit

ıne lettre au général Papagos où, en termes sévères, il ui défendait dans sa visite l'usage de toute parole qui ne erait pas strictement protocolaire. En 1956, le Synode de 'Eglise de Grèce ne rappelait-il pas que l'Eglise Ortho-loxe se réservait le droit d'entrer en rapport avec le Saint-Siège sur le plan religieux excluant systématiquement des relations diplomatiques entre le Gouvernement grec et le Saint-Siège, voire même toute présence en Grèce d'un délégué ou d'un représentant du Saint-Siège ?

Mais il semble qu'à la faveur des récentes interventions à propos de la Charte constitutionnelle de l'Eglise de Grèce, le Gouvernement ait voulu reprendre l'initiative qui lui avait échappé jusqu'ici.

La visite des souverains grecs révèle certainement une tension plus accusée que jamais entre le Gouvernement et l'Eglise : elle fut en effet décidée sans que l'Eglise Ortho-doxe ait été consultée. Aussi, l'archevêque d'Athènes, après une réunion du synode et des évêques présents à Athènes, télégraphia-t-il à M. Averoff à Rome que l'Eglise restait sur ses positions de 1956 et récusait toute relation avec le Vatican. De son côté, la Faculté de Théologie de l'Uni-versité d'Athènes confirma à son tour qu'aucune relation, en dehors des discussions théologiques, n'est permise avec le Vatican, sur le plan diplomatique et politique.

M. Caramanlis doit visiter Rome en juillet prochain pour achever les pourparlers commencés. Quelle attitude entend-il prendre ? Il est, pour l'instant, difficile de le dire.

Dans notre compte rendu de l'évolution de la situation de l'Eglise de Grèce, nous disions notre crainte de dis-sensions entre le Gouvernement et l'Eglise : des difficul-tés comme celles-ci étaient en effet prévisibles. Le Gou-vernement peut passer outre à l'attitude de l'Eglise, mais si des relations diplomatiques avec le Vatican s'inauguraient, ce fait ne risquerait-il pas d'amener l'Eglise grecque à se raidir dans son intransigeance ?

b) *La visite de Mgr Jacques de Malte.*

Un autre fait a retenu l'attention : la visite de Mgr Jac-ques de Malte au Vatican ; c'est là aussi la première fois qu'un prélat grec rend visite au Saint Père depuis la chute de Constantinople. Certains se sont hâtés de la rap-procher de la visite des souverains hellènes ; on a dit qu'un rapprochement de l'Eglise Orthodoxe de Grèce avec le Vatican accroîtrait l'autorité des communautés or-thodoxes des Etats-Unis et viendrait renforcer l'appui donné par Washington aux objectifs politiques d'Athènes. Il semble fort heureusement que la visite se soit située sur le plan exclusivement religieux : le Patriarche de Constan-tinople tenait à faire un geste de bienveillance à l'égard du Saint Père et de ses initiatives conciliaires et œcumé-niques.

Mgr Jacques de Malte, comme le rapporte l'*Apostolos Andreas*, du 6 mai, a, de plus, déclaré, au cours d'une ren-contre des Eglises membres du Conseil Œcuménique des Eglises, qu'aucun Concile ne pouvait être œcuménique s'il n'était *en réalité tel*, c'est-à-dire « pan-chrétien », et il a rappelé que l'union des chrétiens ne pouvait se faire que par la disparition du schisme qui sépare les Eglises ca-tholique et orthodoxe, très proches l'une de l'autre. « Je ne vois cependant pas ce jour béni venir rapidement, a-t-il ajouté, parce que la rupture date de neuf siècles ». Il déclara ensuite que si l'annonce d'un Concile œcumé-nique était un des faits les plus réconformants pour l'unité des chrétiens, les Eglises anglicane, épiscopalienne, luthé-rienne et les autres Eglises protestantes ne pouvaient s'en trouver exclues.

De nombreux cercles religieux d'Amérique, ajoute en-core l'*Apostolos Andreas*, pensent que de telles déclara-tions permettent au patriarcat œcuménique d'enlever à Rome l'initiative dans la question si importante de l'union des Eglises.

Ces quelques informations suffiront, nous l'espérons, à montrer la complexité des problèmes posés par les rap-ports entre catholiques et Orthodoxes : nous ne devons pas nous laisser impressionner par certaines manifestations de défiance au moment même où par un geste spirituel et désintéressé, le Saint Père semble faire tout ce qui dépend de lui pour créer un climat nouveau ; nous devons nous efforcer de les dépasser dans une charité inventive qui puisse faire sentir sans équivoque à nos frères Orthodoxes qu'il ne s'agit pas d'abord pour nous de rapports sur un plan politique mais d'une authentique rencontre sur le plan religieux dans une volonté commune de fidélité à l'inten-tion salvatrice du Christ.

B) *REACTIONS SUEDOISES A L'ANNONCE DU CONCILE.*

A parcourir les articles parus dans la presse suédoise à l'annonce du Concile, qui nous ont été communiqués par le P. de Paillerets, on est frappé par le fait qu'appréci-ations négatives et appréciations positives se contrebalancent les unes les autres.

1° *Appréciations négatives.*

Le Göteborgs Veckotidning (*hebdomadaire, février* 1959) *écrit :*

« Les nouveaux tons œcuméniques qui viennent de Rome signifient-ils un changement d'attitude vis-à-vis de la par-tie non-catholique de la chrétienté ? Rien ne l'indique. L'Eglise catholique se considère toujours comme la seule où se trouve le salut. Sur ce point, elle ne changera cer-tainement pas. Le protestantisme de toute espèce demeure la grande hérésie. »

Et le Svenska Dagbladet, *grand quotidien conservateur, déclarait dans le début de février :*

« On ne voit pas clairement ce qui se cache derrière l'intention de donner au Concile un caractère œcumé-nique. D'après la conception catholique toujours solidement maintenue, aucune autre Eglise ne peut être reconnue ; toutes les autres sont considérées comme dissidentes ».

Aussi, déclare-t-on que le Concile concernera surtout les Orthodoxes :

« Au contraire, l'intérêt peut se montrer plus grand du côté grec-orthodoxe. Et l'on suppose aussi que c'est en premier lieu dans cette direction que s'adresse le geste œcuménique du Pape. Mais, par ailleurs, il y a ici des difficultés d'ordre politique. La plupart des représentants des Eglises orthodoxes devraient venir de l'autre côté du rideau de fer, et il n'est nullement certain que les auto-rités des pays communistes leur donnent la liberté de s'en-gager à l'Ouest dans des activités œcuméniques ».

2° *Appréciations positives.*

Dans le Göteborgs Handels och Sjöfarts - Tidnig, *vers le milieu de février* 1959, *l'évêque protestant Bo Giertz écri-vait :*

« L'annonce d'un Concile œcuménique est une sensation de première grandeur. Deux circonstances indiquent que cette décision pourrait marquer une étape dans l'histoire de l'Eglise. Rome s'est jusqu'ici tenue à l'écart des efforts œcuméniques. Au Congrès œcuménique de Stockholm, en 1925, l'Eglise Catholique n'était pas représentée.

« ...Si maintenant Rome tend la main pour une colla-boration œcuménique, de nouvelles possibilités s'ouvrent, quoiqu'il soit trop tôt pour se prononcer sur ce que cela signifiera en pratique...

« Dans son discours du dimanche soir où il annonçait le Concile, le Pape a parlé de la possibilité de ramener les églises « séparées » à l'Eglise catholique-romaine. Par « sé-

parées », on entend en général l'Eglise grecque-orthodoxe et les autres Eglises orientales, mais le Pape Jean XXIII aurait, dit-on, eu ausssi en vue les Eglises protestantes ».

Tandis qu'en avril 1959, *l'*Uppsala Nya Tidning *écrivait que le Concile était un événement d'importance historique mondiale la revue* Kyrklig Förnyelse, *des milieux Haute Eglise, voyait, dans l'initiative pontificile, une réponse à la prière des chrétiens :*

« La décision du Pape est un événement ecclésial de la plus grande portée. Elle semble être le commencement de l'accomplissement des prières de nombreux chrétiens. *La plus haute autorité romaine semble abandonner son attitude officielle qui était de se tenir à l'écart de l'œcuménisme.* Manifestement, l'intérêt de Jean XXIII embrasse non seulement les Eglises orientales, mais aussi l'Eglise anglicane et — au moins à titre de personnes privées — les membres des diverses dénominations évangéliques.

« Si l'on met en question le fait de savoir si une participation officielle à un concile présidé par Rome, par ex. de l'Eglise de Suède serait une impossibilité, il faut dure que cette impossibilité ne dépend pas seulement du Pape, mais tout autant de l'autre partie. De toute façon, l'initiative papale ouvre des horizons sur un avenir œcuménique de plus grande envergure que ce que nous avons connu jusqu'ici. Tout œcuménisme sans Rome aura toujours les ailes coupées ».

Le journal Ny Tid, *en février* 1959, *déclarait :*

« Sans doute personne ne croit que la chrétienté puisse être réunie par cette entreprise. Et pas davantage que les Eglises protestantes vont être conquises par l'Eglise catholique. Pourtant, *il peut être significatif que l'Eglise catholique cherche des contacts en dehors du cercle de sa propre gloire.* »

Un lecteur de l'hebdomadaire illustré Se *écrivait :*

« En ces jours-ci, les efforts chrétiens vers l'unité ont reçu un message d'importance historique mondiale. Le Pape convoque un concile où, sans idées préconçues, on cherchera les possibilités de rétablir l'unité religieuse. Les chrétiens de toutes les confessions auront ainsi la possibilité de revenir à l'Eglise Mère et ainsi seraient cicatrisées les plaies du Corps du Christ causées par toutes les absurdes séparations. Pour nous, en Suède, ce pourrait bien être un grand avantage de nous insérer dans la profondeur et la richesse de pensée et de culture de la communauté universelle, au lieu de continuer à cultiver notre pensée provinciale. Ce ne doit pas être difficile de revenir à l'Eglise de nos pères, car l'Eglise catholique a bien régné dans notre pays durant 400 ans. Nous avons sur ce point un héritage religieux riche et qui nous oblige. Tous les mouvements chrétiens ont pris leur racine dans le catholicisme.

« Puissent tous les chrétiens de Suède prier pour que l'unité devienne maintenant une réalité. »

3° *Vers un climat nouveau ?*

Le Svensk Kyrkotidning, *organe corporatif des pasteurs de l'Eglise suédoise, écrivait, le* 26 *février* 1959 :

« C'est à bon droit que l'attention générale a été éveillée par l'annonce faite par le Pape de son intention de convoquer un « Concile Œcuménique » pas seulement pour soutenir les chrétiens « authentiques », mais aussi pour inviter les diverses Eglises qui de par le monde recherchent l'unité ; et cela évidemment sous la présidence de la célèbre tiare aux trois étages. »

Le 2 avril, il concluait :

« Il faut donc être prudent, lorsque à l'annonce d'un Concile œcuménique pour notre temps, on croit pouvoir tirer des conséquences optimistes sur une nouvelle attitude de Rome vis-à-vis du monde protestant. Pourtant, cela mis à part, on rapporte de divers côtés des conversations concrètes qui ont commencé entre catholiques et protestants. Un exemple de contacts de ce genre — il est typique qu'il provienne de l'activité œcuménique plus libre exercée par les Ordres religieux — est l'invitation faite par la Conférence bénédictine de ce Carême à un théologien évangélique de participer aux travaux de la Conférence par un rapport.

« Le Dr Peter Vogelsanger, de Zürich, donna d'abord une vue d'ensemble du mouvement œcuménique en terrain évangélique. Tout signe d'intérêt du côté de Rome pour les questions œcuméniques est salué avec satisfaction dans le monde protestant. Cependant, il faut être en garde contre un faux irénisme qui ne peut qu'obscurcir les idées. Une conversation fructueuse n'est possible que sur la base d'une complète sincérité et volonté de compréhension. Trois points sont particulièrement importants :

« 1° Reconnaître ce que nous avons de commun dans la foi et travailler à approfondir ces points...

« 2° Bien voir où les différences entre protestantisme et catholicisme ne sont qu'apparentes...

« 3° Enfin chercher à mettre au clair ce en quoi consistent les vraies différences... »

Ainsi, l'initiative pontificale semble favoriser une évolution heureuse entre catholiques et protestants : cet effort de compréhension peut permettre le dépassement d'un certain nombre de faux problèmes, comme en témoignent ces affirmations de Falu-Kuriren :

« Peut-être faut-il dire ici que le dogme de l'infaillibilité ne signifie pas que le Pape lui-même ne puisse se tromper. Il est infaillible « ex cathedra », c'est-à-dire au moment même où il exerce sa plus haute fonction, il est rempli d'une inspiration divine. Autrement dit, sa décision est infaillible quand il se prononce officiellement, ex officio, sur quelque question. Pie IX disait de lui-même : « Moi, Mastai Ferretti, pauvre pécheur, je crois que le Pape Pie IX est infaillible ». Pour nous, simples mortels, il ne nous est pas si facile de faire la différence. Pour des millions de chrétiens, le Pape apparût (après le Concile du Vatican) comme celui qui en toutes choses est infaillible. »

En bref, si ces appréciations témoignent d'une gêne devant l'Eglise catholique pour autant qu'elle se considère comme l'unique Eglise de Jésus-Christ, d'une difficulté à comprendra son intransigeance dans sa conception de l'unité, elles témoignent d'un souhait de collaboration et de compréhension œcuméniques qu'on ne saurait trop souligner.

M.J. LE GUILLOU, O.P.

Nécrologe : le P. Cyrille Korolevsky (1878-1959)

Le 9 avril dernier est décédé à Rome, âgé de 81 ans, un prêtre dont les travaux et l'influence personnelle ont apporté une importante contribution à l'œuvre de rapprochement entre l'Orient chrétien et l'Eglise romaine : le P. Cyrille Korolevsky. D'un tempérament puissant et d'une non moins puissante originalité, il sentit, très jeune, naître en lui une vocation impérieuse au sacerdoce de rite byzantin. Français d'origine et de formation (Charron était le nom de son père et il avait été prénommé François au baptême), la réalisation d'une telle vocation devait, à une telle époque,

se heurter à de sérieuses difficultés. Sa ténacité lui donna l'en triompher. Il fut ordonné prêtre le 24 août 1902 par e patriarche grec-catholique. C'est alors qu'il prit le nom nonastique de Cyrille.

Les études qu'il entreprit, les voyages qu'il fit le mirent rapidement en possession d'une vaste érudition que les postes qu'il occupa et son étonnante puissance de travail ui permirent d'enrichir constamment. Mais si l'étendue de ses connaissances le mirent à même d'appuyer son action sur ne base solide (qu'il s'agisse de l'histoire des Eglises l'Orient ou de leur liturgie), cependant, c'est par sa façon -- très neuve à l'époque — d'envisager le travail en faveur le la restauration de l'unité entre l'Occident et l'Orient chrétiens séparés que son influence se fit surtout sentir. Il fut, dans ce domaine, un pionnier de premier ordre. Si, sur certains points, quelques-unes de ses conceptions premières sont aujourd'hui quelque peu « dépassées », c'est qu'à mesure de leur réalisation s'ouvraient de nouvelles avenues prolongeant celles qu'il avait ouvertes et où d'autres s'étaient engagés à son exemple.

Belle et forte intelligence, il savait discerner les lignes essentielles d'un problème et distinguer la routine de la vraie tradition. Ceux qui l'ont intimement connu ne sont pas près d'oublier cette figure attachante dont les manières un peu bourrues dissimulaient mal un cœur tendre. D'une grande droiture envers les autres comme envers lui-même, il savait à l'occasion reconnaître le faux-pas qu'un entêtement passager sur certaines vues personnelles avait pu lui faire commettre. Le P. Cirillo — c'est surtout sous ce nom qu'il était connu — s'est éteint au terme d'une longue et pénible maladie qui, depuis de nombreuses années, ne lui laissait plus que par intervalles la possibilité de travailler. Dans ces moments de répit, on le voyait reprendre avec une énergie farouche les travaux interrompus.

Un voyage qu'il fit en Bulgarie (1923-1924) avec celui qui devait devenir le cardinal Tisserant, est à l'origine de l'envoi dans ce pays comme Visiteur apostolique du futur Pape Jean XXIII. Cette nomination, qui ne retint guère l'attention à l'époque, devait avoir, dans le domaine de l'unité avec l'Orient des conséquences lointaines qui n'ont certes pas fini de se révéler. Avant de mourir, le P. Cirillo aura eu la joie de voir monter sur le siège de Pierre un Pape pour qui l'Orient chrétien, fût-il séparé de sa communion, est une réalité vivante, sincèrement et intensément aimée.

C. J. DUMONT.

Initiation aux problèmes de l'œcuménisme

Comme les années précédentes, deux sessions de formation et d'initiation aux problèmes concernant l'unité chrétienne sont organisées par les RR.PP. Villain et Michalon au Chatelard, dans la proche banlieue lyonnaise.

La première, réservée au clergé, est intitulée : Journées de théologie et de pastorale sur l'œcuménisme. Elle aura lieu du 6 au 9 juillet 1959. Les cours y seront donnés par les RR. PP. Beaupère o.p., Villain x.m., Michalon p.s.s., de Bacciochi s.m., Cwiertniak s.m., Martelet s.j. En dehors de l'habituel « tour d'horizon œcuménique », le thème de la session sera : *l'autorité de l'Eglise.*

La seconde, destinée aux laïcs, religieuses, séminaristes et prêtres désirant une première initiation, touchera aux principaux aspects du problème de l'unité. Elle se tiendra du 11 au 15 juillet 1959.

Nous ne saurions trop encourager l'assistance à ces journées.

Pour tous renseignements, s'adresser au P. Michalon, Séminaire Universitaire, Place Abbé-Larue, Lyon-V^{e}.

L'EGLISE ORTHODOXE DE GRECE ET LES PROBLEMES ŒCUMENIQUES ET MISSIONNAIRES

Un article de la revue grecque *Ekklesia* (15 mai 1959), intitulé *Le problème de l'union de l'Eglise éthiopienne et de l'Eglise orthodoxe*, apporte, sous la plume du Prof. Karmiris, une nouvelle de grande importance : des tractations seraient envisagées entre l'Eglise de Grèce et l'Eglise d'Ethiopie.

Déjà, à l'occasion de la visite des souverains grecs en Ethiopie, un article du Métropolite d'Axoum, Nicolas, dans la même revue *Ekklesia* du 1er avril, avait touché au problème de l'union de l'Eglise d'Ethiopie et de l'Eglise de Grèce : le roi Paul de Grèce n'avait-il pas, en effet, parlé de la « foi commune » dans le Christ qui constituait un lien entre les deux peuples ; l'empereur d'Ethiopie Hailé Sélasié n'avait-il pas déclaré que le peuple éthiopien était un « fidèle adepte de la foi orthodoxe », et enfin le Patriarche d'Alexandrie Christophore n'avait-il pas appelé l'Ethiopie une « terre orthodoxe » ? Aussi le Métropolite Nicolas déclarait-il que l'Eglise d'Ethiopie avait abandonné le monophysisme et qu'elle le condamnait de la même manière que le concile de Chalcédoine l'avait condamné.

Partant de ces présupposés, le professeur Karmiris rappelle combien l'Eglise orthodoxe ne cesse de prier pour l'unité et combien elle s'intéresse aux anciennes Eglises orientales : éthiopienne, copte, arménienne, jacobite syrienne, puis il souligne qu'il semble bien que les oppositions dogmatiques se soient amenuisées et qu'il s'agisse surtout d'une hérésie purement verbale. Après avoir rappelé diverses déclarations du patriarcat œcuménique relatives à l'intérêt que l'Eglise orthodoxe porte à ces vieilles Eglises et les relations d'amitié qui unissent l'Ethiopie et la Grèce (de nombreux étudiants éthiopiens en théologie font leurs études à l'Université d'Athènes), l'auteur suggère la constitution d'une commission de théologiens des deux Eglises pour examiner les différences qui les séparent et rechercher une « formule de concorde » : il y a là, dit-il, de grands et difficiles problèmes théologiques à examiner.

Enfin, et ceci est de grande signification, le professeur Karmiris propose que, par delà cette commission de théologiens éthiopiens et grecs, soit constituée, sur l'initiative du Patriarcat de Constantinople, une commission mixte de théologiens orthodoxes et monophysites pour envisager les questions pendantes entre les Eglises éthiopienne, copte, arménienne et syrienne jacobite. On sait par ailleurs que S.B. Mar Ignatios Yacoub III, patriarche jacobite d'Antioche, souhaite la réunion d'un synode général des Eglises monophysites. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que le Patriarcat de Constantinople profitera de la réunion du Comité central du Conseil œcuménique des Eglises pour lancer un appel à ces rencontres entre anciennes Eglises orientales et Eglises orthodoxes ou, à tout le moins, qu'il en profitera pour poser les jalons d'une future conférence. C'est, on le sait, un projet qui tient depuis longtemps à cœur au Patriarche de Constantinople : il n'est que de se rappeler les contacts nombreux que prit, il y a quelques années, Mgr Jacques de Malte avec ces différentes Eglises. Nous ne pouvons, quant à nous, que nous réjouir de voir le souci d'union et d'unité être de plus en plus profondément ressenti.

★

Sans doute devrions-nous souligner ici l'intérêt de plus en plus grand qui semble se manifester dans les milieux grecs pour les initiatives conciliaires de Sa Sainteté Jean XXIII : des journaux athéniens ont commencé des enquêtes sur la signification exacte de ce concile et les espoirs qui sont permis. Nous devons reconnaître qu'à de rares exceptions près le climat est plutôt sympathique et que tous les journaux sont attentifs à ce qu'il y a de positif dans les rapports entre le Patriarcat de Constantinople et Rome : ils soulignent avec sérieux les divers témoignages de sympathie que le Saint Père et le Patriarche se sont donnés et l'attitude favorable très nettement prise par le Patriarcat de Constantinople à l'égard des projets de Sa Sainteté Jean XXIII.

Cet intérêt est d'autant plus marqué qu'au moment où paraîtront ces lignes, l'Archevêque orthodoxe d'Athènes aura rencontré le Patriarche de Constantinople : cette rencontre, rendue possible par les nouveaux rapports entre la Grèce et la Turquie, aura vraisemblablement porté sur les questions que nous venons d'évoquer : attitude à prendre à l'égard des initiatives romaines, ouverture de négociations avec les Eglises monophysites, sans oublier les questions internes de l'Eglise de Grèce, etc...

S'il ne faut pas attribuer cet ensemble de travaux et de recherches à la décision du Saint Père de convoquer un concile — nous avons dit plus haut combien ces projets sont anciens — il est vraisemblable cependant qu'elle a contribué à plus de mûrissement de ces questions.

Un dernier petit signe favorable important : deux petits groupes de théologiens locaux (catholiques et orthodoxes) se sont réunis à Athènes pour des conversations théologiques. Tous les essais tentés jusqu'ici avaient échoué : un climat nouveau est en train de naître.

★

Un autre projet, de nature missionnaire cette fois, doit retenir notre attention. Nous avons déjà, dans notre revue *Istina*, 1959, 4 : *L'Eglise Orthodoxe et le monde moderne*, montré comment l'Eglise orthodoxe était en train de redécouvrir la mission. Nous apprenons maintenant qu'une société missionnaire pan-orthodoxe est en voie de formation sous les auspices de l'organisation internationale de la jeunesse orthodoxe *Syndesmos*. Un comité exécutif « pour la mission à l'étranger » est déjà constitué avec siège provisoire à Athènes. Le premier bulletin de la société déclare : « Une tactique défensive comme celle que nous utilisons habituellement ne permet pas de grandes conquêtes. Si nous nous laissons aller à notre inertie habituelle en ce qui concerne les missions étrangères, nous ne mettons pas simplement la lumière de la foi sous le boisseau, mais nous trahissons l'un des éléments essentiels de la tradition orthodoxe ».

Toutes ces nouvelles indiquent que nous sommes en face d'un véritable renouveau : par delà les crises et les moments difficiles que nous avons évoqués plus haut, un travail important est en cours. C'est à ce positif *de l'Eglise comme telle* que nous devons manifester tout notre intérêt.

M.J. LE GUILLOU, O.P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

N. B. - Nous rappelons que les auteurs et ouvrages non-catholiques sont désignés par un astérisque

I. — ŒCUMENISME EN GENERAL

B. Pensée et Action

2. L'Eglise catholique

— H. SCHUETTE. *Um die Wiedervereinigung im Glauben* (1 vol. 16 × 21,5, 172 pp., Fredebeul und Koenen K G, Essen, 1959). Une bonne mise en place, rapide et nette, des principaux points de discussion entre protestants et catholiques : après avoir montré les exigences de la prière sacerdotale (Jn, 17), l'auteur traite successivement des causes de la Réforme, de la justification, du culte des saints et de Marie, de l'Eglise, de Pierre et de la papauté, de la foi commune des chrétiens et du chemin qui mène à l'unité. Ce livre rendra service au dialogue œcuménique.

— E. CHAVAZ. *Catholicisme romain et protestantisme. Pour la clarté du dialogue* (1 vol. 14,8 × 21,2, 154 pp., Casterman, Tournai-Paris, 1958). L'auteur pense que le dialogue œcuménique doit s'établir comme entre « vrais partenaires », et s'efforce de répondre aux thèses du Prof. Leenhardt au sujet de la doctrine de la collaboration de l'homme avec Dieu, de l'Eglise comme prolongement de l'incarnation, et de la doctrine du Saint-Esprit.

— A. S. HERNANDEZ, S.J. *Iglesias de Oriente, Puntos especificos de su Teologia* (1 vol. 15,5 × 22, 542 pp., Santander, 1959). On est heureux de voir paraître en espagnol une initiation de ce genre aux Eglises orientales et à tous les problèmes qu'elles posent : c'est, de fait, une véritable petite somme, qui fait le point sur les différents sujets, avec compréhension et ouverture, et donne une bonne bibliographie à jour. L'ouverture de l'Espagne au monde oriental

t œcuménique peut être de grande importance pour l'avenir de l'Eglise et la parution de ce livre est sans doute le age de pas décisifs qui ne manqueront pas de se faire. Pourquoi ne pas le reconnaître : on souhaiterait voir paraître en français une initiation analogue.

— I. TOTZKE, O.S.B. *Die « Unierten »*, dans UNA SANCTA, 14/1-2 (5/59), pp. 9-21. Présentation sympathique les Eglises orientales catholiques où elles ne sont pas présentées comme obstacle à l'entente entre catholiques et rthodoxes, ce qu'on fait souvent de nos jours.

— *Die Ostkirchen, soziographische Beilage*, dans HERDER-KORRESPONDENZ, XIII/9 (6/59), en supplément qui présente avec cartes les données générales concernant es Eglises orientales dissidentes.

— A. LEONARD. *Dialogue des chrétiens et des non-chrétiens* (1 vol. 13 × 19, 80 pp., La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959). Ce livre traite d'un problème qui a de nombreuses affinités avec le problème œcuménique : le problème de la tolérance perçu dans sa dimension spécifiquement religieuse. Bien des remarques faites par l'auteur valent pour les questions œcuméniques : nous ne saurions trop recommander la lecture de ce petit livre à raison de a loyauté et de sa profondeur de réflexion.

3. Eglises orthodoxes

— *E. SCHLINK. *The Ecumenical Contribution of the Russian Orthodox Church*, dans SCOTTISH JOURNAL OF THEOLOGY, 12/1 (3/59), pp. 41-67. (Traduction anglaise d'un article déjà paru dans KERYGMA UND DOGMA, 4 Jg., 3 (7/58).) Les mots « œcumenical » et « œcumenicity » dans cet article important se réfèrent aux rapports de l'Eglise orthodoxe russe avec le Conseil œcuménique des Eglises et l'Eglise luthérienne évangélique, mais non avec es autres Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique. Dans la reconnaissance des limites que la situation politique russe actuelle impose à l'Eglise orthodoxe, l'auteur résume judicieusement les tendances et les possibilités de l'Eglise russe dans le cadre de la contribution orthodoxe au dialogue œcuménique, et, plus sommairement, la contribution éventuelle à une amélioration des rapports entre protestants et catholiques.

— *H. SCHAEDER. *Orthodoxie und Kircheneinheit*, dans JUNGE KIRCHE, 20, 3/59, pp. 118-125. Reproduction du texte d'une conférence donnée à Mülheim (Ruhr), le 27 janvier 1959, lors d'une session œcuménique.

— *B. SPULER. *Die orthodoxen Kirchen* (chronique) dans INTERNATIONALE KIRCHLICHE ZEITSCHRIFT, 49/1 (1-3/59), pp. 16-47.

— *Panagiotis I. PANAGIOTAKOS. *Qu'ils soient un* (en grec), dans EKKLESIASTIKON VIMA, Fév. 1959, pp. 1-3. Autour du Concile.

4. Confessions protestantes

— *H. ASMUSSEN. *Das Christentum, Eine Einheit biblisch, reformatorisch, ökumenisch* (1 vol. 11,5×17, 38 pp., Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1959). Une petite brochure qui résume très bien les idées du pasteur Asmussen, que nous avons eu souvent l'occasion d'exposer dans ce bulletin.

— *H. J. IVAND. *The Ecumenical Contribution of the Churches in Eastern Europe*, dans THE ECUMENICAL REVIEW, XI/3 (4/59), pp. 282-290.

— *T. A. KANTONEN. *Konfessionskirchen und ökumenische Bewegung*, dans OEKUMENISCHE RUNDSCHAU, 8/1 (1/59), pp. 3-14.

C. Rapports interconfessionnels

— *V. T. ISTAVRIDIS. *The Work of Germanos Strenopoulos in the Field of Inter-Orthodox and Inter-Christian Relations*, dans THE ECUMENICAL REVIEW, XI/3 (4/59), pp. 291-299.

— *K. PHILIPOS. *The Malabar Church : South India*, dans THE ECUMENICAL REVIEW, XI/3 (4/59), pp. 300-306. L'Eglise syrienne orthodoxe de Malabar et l'Eglise syrienne jacobite du Malankar se sont réconciliées sous l'autorité spirituelle du patriarche Mar Ephraim de Syrie, le 16 décembre 1958. Le 12 septembre précédent, la Cour suprême de l'Inde avait décidé à l'unanimité que les propriétés en litige seraient sous la juridiction du Catholicos en Inde, désormais chef autonome de la communauté syrienne réunie orthodoxe et jacobite.

— *N. CHITESCO. *L'Eglise orthodoxe face aux autres Eglises chrétiennes d'après un théologien grec*, dans ORTODOXIA (Bucarest), 3, 1958, pp. 339-351. La symbolique du professeur Jean Karmiris.

— *M. DOBRYNINE. *Chez les frères chrétiens d'Ethiopie*, compte-rendu d'une visite d'une délégation orthodoxe russe en Ethiopie (13 janvier-4 février 1959), dans REV. DU PATR. DE MOSCOU, 4, 1959, pp. 70-77 (en russe).

— *Th. D. MOSKONAS. *Himerologion* (1 volume 17,5 × 24,5, 66 pp., Alexandrie, 1958). Journal de voyage du Patriarche d'Alexandrie Christophore II en Russie et en Roumanie, 7 mai-12 juin 1958.

— *J. M. ROSS. *A Reconsideration of the Diaconate*, dans SCOTTISH JOURNAL OF THEOLOGY, 12/2 (6/59), pp. 151-160. A propos du rapport sur les « Relations between the Anglican and Presbyterian Churches », quelques suggestions basées sur les données scripturaires et historiques pour la réforme pratique du diaconat dans les Eglises anglicanes et presbytériennes.

— *R. T. HALLIDAY. *Anglican-Presbyterian Relations in Scotland*, dans THEOLOGY, LXII/466 (4/59), pp. 141-147.

— *P. RODGER. *Presbyterians and Anglicans*, dans SOBORNOST, 3/24 (Spring, 59), pp. 606-613.

D. Prière pour l'unité chrétienne

— A. M. AMMANN. *Ueber das Gebet für die Wiedervereinigung der Kirchen* (Ein Briefwechsel - fin), dans ORIENTALIA CHRISTIANA PERIODICA, 1959, I-II, pp. 114-126.

— R. AUBERT. *Unité*. La semaine de prière pour l'unité chrétienne (1 vol. 13,5 × 21,5, 96 pp., Pro Apostolis, Bruxelles, 1959). Edition remaniée de ce livre du Prof. AUBERT, véritable *vade mecum* de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne.

III. — ŒCUMENISME ET MISSION

A. En général

— *L. NEWBIGIN. *The Summons to Christian Mission To-day*, dans THE INTERNATIONAL REVIEW OF MISSIONS, XLVIII/190 (4/59), pp. 177-189. Les facteurs mon-

diaux dont la mission chrétienne doit rendre compte aujourd'hui, et les éléments positifs de la réponse chrétienne.

— *L. NEWBIGIN. *La Mission mondiale de l'Eglise* (1 vol. 12,5 × 19, 106 pp., Société des Missions évangéliques de Paris, 1959). C'est la traduction française du volume paru en anglais sous le titre *One Body, One Gospel, One World - The Christian Mission to-day*. Un excellent petit livre qui fait le point sur la question missionnaire dans le monde œcuménique en liaison avec le problème de l'unité. L'auteur a approfondi certains problèmes, tel celui des liens de l'Eglise en tant que communauté du Saint-Esprit avec la mission : il critique une fois de plus la position de Hoekendijk et, en face de la crise de la mission, essaie de définir les positions décisives qu'il faut prendre. Un petit livre à lire.

— *K. S. LATOURETTE. *Christianity in a Revolutionary Age. Volume I, The Nineteenth Century in Europe* (1 vol. 16 × 24,4, XIV + 498 pp., Harper and Bros., New-York, 1958).

Le professeur émérite des missions et de l'histoire orientale à l'Université de Yale est connu par tout étudiant de l'histoire ecclésiastique pour ses 7 volumes sur l'expansion de la chrétienté ; et maintenant, à 70 ans, il a abordé un projet presque aussi ambitieux, l'étude de la chrétienté à partir de 1815 aussi bien dans toutes ses dénominations que dans toutes ses dimensions, théologiques, religieuses, sociales et politiques. Les premiers cinq chapitres — exactement la moitié de ce volume — s'occupent de la mise en scène de l'Europe révolutionnaire. Vient ensuite la réponse de l'Eglise catholique romaine à ce défi, à la fois défensive en s'opposant à maints aspects, aujourd'hui plus ou moins acceptés, de la révolution socio-politique, et aggressive en consolidant sa structure interne sous le contrôle croissant de la papauté et son organisation apostolique et missionnaire surtout avec l'aide des ordres religieux. L'auteur, tout en rendant hommage à une Eglise à laquelle il n'appartient pas, — il est baptiste, — voit, en raison de la nature de cette réponse, un écart toujours plus grand s'établir entre le catholicisme et un protestantisme dont la croissance pendant la même période fut même plus grande. On doit féliciter aussi bien l'auteur que les éditeurs pour ce projet remarquable : il présente un intérêt immédiat pour tout chrétien qui désire comprendre les orientations et les incidences de la chrétienté contemporaine.

— Le fascicule 8/4 (fév. 1959) de LUTHERISCHE RUNDSCHAU est entièrement consacré aux problèmes de la mission chrétienne en Afrique. On y relève : *A. A. J. VAN BILSEN, *Europa und die Afrikanischen Entwicklungsländer*, pp. 402-412 ; *J. HERMELINK, *Kirche und Mission im heutigen Afrika*, pp. 413-427 ; *A. SOVIK, *Kirche und Bekenntnis - eine Umfrage in Afrika und Asien*, pp. 428-442.

— *M. SLADE. *English-Speaking Missions in the Congo Independent State*, 1878-1908 (1 vol. 15,7 × 24,4, 432 pp. + cartes hors-texte, Académie royale des Sciences coloniales, Bruxelles, 1959). Le Dr SLADE, ancienne baptiste devenue catholique pendant ses recherches pour cette étude exacte et très bien écrite, dépeint l'exploitation du Congo comme route vers l'Afrique centrale par les missions protestantes pendant la période qui a suivi l'arrivée de l'explorateur américain Stanley à Boma en 1877. La question des rapports entre missions catholiques et protestantes et les autorités congolaises est presque aussi controversée que celle de l'arrière-plan politique européen ; mais l'auteur témoigne d'un jugement sûr et irénique, fournissant ainsi une documentation précieuse sur une époque trop peu connue qui, même de nos jours, n'est pas sans répercussions sur la missiologie de l'Afrique centrale.

CENTRE D'ÉTUDES "ISTINA"

Le n° 1 - 1959 de notre revue *Istina* est sur le point de paraître. Au sommaire :

Editorial : Avec les yeux d'autrui.

Chrétientés orientales : La Vie monastique.

Problèmes de l'œcuménisme :

Eglise et « communion ».
Actualité de Jean Huss.
Les objectifs de la « Sammlung ».
Les problèmes actuels du mouvement œcuménique.

Documents : Rapport du Dr Visser 't Hooft, à Nyborg ; l'avenir de *Foi et Constitution.*

Ce fascicule sera envoyé à ceux des abonnés qui ont bien voulu renouveler leur abonnement pour 1959 à la revue trimestrielle *Istina.* Nous prions instamment ceux qui ne l'ont pas encore fait de nous verser sans tarder cette souscription afin de nous épargner les frais et le travail des rappels individuels. D'avance nous les remercions de cette attention. (Voir les conditions d'abonnement ci-dessous.)

ISTINA (revue trimestrielle)		**VERS L'UNITE CHRETIENNE** (mensuel)	
France et Communauté	**1.500 frs**	France et Communauté	**500 frs**
Etranger.	**1.800 frs**	Etranger.	**600 frs**
de Soutien	**2.500 frs**	de Soutien	**1.000 frs**

Compte courant postal : Paris 90-36 - J. Dumont, 25, boulevard d'Auteuil, Boulogne-sur-Seine.

Imp. Chaperon, Clamart.

Cum Permissu Superiorum
Le Gérant : J. Dumont